VOYAGE AU NORD DE L'INDE

Une splendide courée entourée de longs aréquiers, aux pieds desquels embaument des jasmins et se parent de nombreux buissons d'hibiscus rouge. A l'arrière-plan, des cocotiers entourent l'ensemble des habitations. Et comme toile de fond, les collines bleues des contreforts du Bhoutan, à moins de 15 kilomètres de là. Cela pourrait paraître idyllique, mais les misérables huttes qui parsèment cette arrière-cour empêchent toute velléité de prendre une photo. Nous sommes ici en ce 28 mars pour répondre à un appel d'urgence venu d'ICOD, quelques 700 km plus bas dans le delta du Gange. La chaîne des Himalayas est toute proche, mais ce sont seuls les 'Préalpes' du Bhoutan qu'on peut apercevoir, car la chaleur couvre de sa tremblotante blancheur tout ce qui est au-dessus du bleu des bas-sommets les plus proches. Et à droite, à moins de 20 kilomètres, c'est l'Assam qui commence. On entre, Gopa et moi, dans un misérable logement qui a visiblement connu des jours meilleurs. Une pièce, où vivent six personnes, la maman, malade mentale mais aujourd'hui assez équilibrée, cinq enfants, et le père. Malheureusement, ce dernier, alcoolique au dernier degré, ne vit plus ici, mais ne fait que des apparitions. En fait, bien heureusement ! La suite nous expliquera pourquoi. Le grand frère de 20 ans, ayant trouvé du travail nul ne sait où, a disparu depuis des mois. Des trois filles, notre Smita est la plus grande, 18 ans, la seconde la suivant de près (17) et la dernière ayant environ 13 ans. **C'est pour Smita qu'on est venu**. Elle avait déjà vécue plusieurs années à ICOD, bien qu'on l'ait envoyée dans l'école d'Ephrem à Howrah, car elle parle l'Hindi. Toujours première de classe, cette fille chrétienne, de la grande tribu des Oraon au Bihâr, a vu sa famille émigrer dans les jardins de thé du Teraï bengali pour trouver du travail. Ils sont maintenant plus de cent mille aborigènes de plusieurs tribus différentes (Oraon, Munda, Bhil, Toto (plus que cent individus), Garo, Lepcha, Lohar, Santal, Mahali, Mech, Rava, Bodo assamais, Gurkhas népalais etc.) à travailler comme des semi-esclaves dans ces plantations dont le profit va aux propriétaires et le thé à l'exportation. Car toute la production est connue comme « thé de Darjeeling » qui est le plus coté et coûteux d'Asie, datant de 1874. Je n'étais pas venu dans ces parages depuis peut-être 25 ans, mais j'ai été effrayé par la multiplication de ces jardins (dont certains atteignent plusieurs hectares…) qui est un des tout premiers facteurs de déforestation à grande échelle. Un coup d'œil suffit pour comprendre les origines des inondations cycliques qui dévastent les plaines chaque année et de plus en plus fréquemment.

Bref, nous avions pris la responsabilité de cette fille (et de deux autres dans la région) à cause justement de l'irresponsabilité ou de l'absence de parents stables. Il y a deux ans, nous avions inscrites en payant tous les frais les trois filles dans une grande école catholique (plus de mille étudiantes) proche des collines du Bhoutan. Mais Smita n'a pas pu suivre la dernière année (alors qu'elle était comme toujours première de classe) ni passer l'examen final, son père lui ayant interdit de retourner dans cette école, l'incitant à se prostituer, ce qu'elle refusa constamment, mais sans oser nous le révéler. Ce n'est qu'au début mars qu'une des trois autres filles nous téléphona pour nous dévoiler que le père projetait de la vendre pour la prostitution à un ami, lui-même se chargeant de trouver les clients. La pauvre mère était à bout et nous appelait à la rescousse. C'est alors que nous avons décidé que Gopa devrait y aller, au cas où ICOD la reprendrait et que je devrais moi-même y aller au cas où des membres de la tribu ou d'une quelconque mafia s'y opposeraient. Etant alors encore malade, nous avons dû attendre dix jours pour enfin partir en fin mars, en espérant que nous n'arriverions pas trop tard… A notre arrivée, Smita a sauté dans les bras de Gopa en pleurant, affirmant qu'elle ne pourrait pas rester un jour de plus ici, révélant une situation encore bien pire que nous supposions. Mais la maman, absente, nous a immédiatement supplié au téléphone de reprendre sa fille et même aussi la plus petite. Cependant, elle ne pouvait pas revenir avant cinq jours, et sa permission écrite était absolument

indispensable pour emmener la fille. Nous avons alors arrangé avec un oncle (probablement pseudo) pour obtenir un permis du commissariat pour quand nous reviendrons. Nous avons alors contacté Papou qui a deux projets d'ABC dans la région. Il nous a proposé avec une générosité incroyable de passer quatre jours avec ses amis dans les grandes réserves de tigres et de rhinocéros unicornes situées, **l'une, Jaldapara, à 40 km, et l'autre, Buxa, à moins de 15 kilomètres de la maison de Smita,** sur la frontière même du Bhoutan où il nous proposait aussi de passer un jour. Ayant avec nous le petit Rana, en fin de vacances, c'était absolument une chance inespérée, pour moi surtout qui n'avait plus jamais eu la possibilité de visiter une seule réserve depuis presque trente ans alors que mon âme naturaliste aspire toujours à une plongée dans la nature vierge mais sans en avoir jamais ni l'occasion ni la possibilité pécuniaire. Or l'ami de Papou, garde de Réserve lui-même, nous accompagna partout et même les chambres d'hôtel, les véhicules, les éléphants furent totalement gratuits! Je ne pense pas que, laissé à nos seules finances, nous n'ayons pu rester plus d'un jour dans ces conditions de riches touristes ! C'est ainsi que nous pûmes parcourir peut-être plus de cent kilomètres au milieu de jungles vierges parmi les plus belles de l'Asie continentale surtout celles aux marches de l'Assam et du Bhoutan, et ce, avec un temps absolument merveilleux, ni trop froid, ni trop chaud, sauf le dernier jour au moment de reprendre le train à Cooch Behar (20 km du Bangladesh) où une chaleur de 38 nous tomba dessus, nous prévenant qu'à Kolkata, il faisait 41 dans certaines localités ! Donc, une grande chance pour nous sur tous les plans.

Jaldapara, la deuxième plus grande réserva de rhinocéros d'Asie (après Kaziranga en Assam) s'étend sur plus de 80 kilomètres de pourtour, entrecoupés de quatre grandes rivière qui se rejoignant souvent, forment des marécages accessibles seulement aux éléphants sauvages et rhinocéros. Les jungles elles-mêmes y sont absolument impénétrables, sauf à dos d'éléphants. Ce que nous dûmes emprunter, à l'extrême joie de Rana et à la grande peur de Gopa, surtout lorsqu'elle réalisa que j'avais été placé sur un autre pachyderme ! Mais notre ami était avec eux et l'enthousiasme du fiston la gagna elle aussi ! Les photos je pense, sont assez éloquentes pour éviter d'entrer dans le détail. **Nous vîmes à quatre endroits différents, quatre rhinocéros**, dont deux se prélassant au milieu de cours d'eau lumineux. Il nous fallut presque une heure pour apercevoir le premier. Par contre, le dernier fut rencontré lors d'une tournée en jeep, où nous eûmes la chance insigne d'en observer un gros mâle sur une presqu'île où de splendides cannas rouges mettaient une note romantique autour de cet animal antédiluvien que beaucoup trouvent affreux, mais qui pour moi est l'emblème même de la puissance animale et nous raccroche quasi spontanément à nos frères et sœurs dinosaures éteints depuis quelques dizaines de millions d'années. En fait ces monstres de la nature sont des plus pacifiques, et ce n'est que lorsqu'ils se

sentent en danger qu'ils chargent aveuglément le perturbateur. Même les éléphants sont parfois victimes de leur colère, et peuvent être blessés gravement. Ce qui les menace le plus sont les braconniers qui, avec des armes automatiques hautement performantes, les tuent pour leur ôter la corne qu'ils revendent en Chine comme aphrodisiaque pour des sommes astronomiques. Quatre ont été tués cette année ici, mais plus de quinze à Kaziranga. Pourtant, contrairement à bien d'autres Réserves ou Parcs nationaux, les gardes forestiers sont exceptionnellement dévoués et demeurent des années à leurs postes sans congés (même pas pour aller voter !) tant ils se sentent responsables de la sécurité de 'leurs' animaux. Nous avons été plutôt déçus de ne rencontrer ni tigres (bien que peu fréquents ici) ni éléphants sauvages, ni bisons, ni hardes de grands cerfs sambar, pas plus que des buffles sauvages aux immenses cornes. Mais nous n'avions pas pu monter sur les premiers éléphants tôt matin (les places étant déjà réservées depuis deux mois !) et c'est la raison principale de ces absences, les animaux se retirant tôt le matin après avoir brouté toute la nuit.

Le lendemain, visite au Bhoutan.

Avec la carte de vote indienne, on peut y pénétrer sans problème, encore que notre voiture se soit faite rappelée en arrière par un policier car une tête avec longs cheveux blancs paraissait bien étrangère. Tout compte fait, c'était bien un indien, aussi étrange qu'il paraissait. Mais la politesse bouddhiste du policier le fit s'excuser de son erreur ! On a pu pénétrer une dizaines de kilomètres au milieu de collines absolument identiques à celles du côté des Douars. Sauf en ce qui concerne les nombreuses mines qui ont réellement déformés le paysage. En fait, rien de bien spécial, car la fameuse «Porte du Bhoutan », superbement sculptée mais fort négligée, disparaît presque au milieu des buildings construits par les deux pays. Aucun n'a eu le goût de maintenir une certaine distance entre ce chef d'œuvre ancien et la modernité. La ville elle-même de Jaigaon est on ne peut plus sale, prouvant qu'on est encore en Inde, et celle de Phuntsholing, en dehors de ses temples, dont un superbe surplombant la ville que nous avons visités, se propose probablement de l'imiter au plus vite. Tous les magasins ne vendent que du chinois ou japonais, et il faut retourner sur le côté indien pour avoir quelques choses de bhoutanais ! Déception donc.

Sur le chemin du retour, une grande émotion nous attendait. A peine à trois kilomètres de notre auberge, alors que nous roulions à toute vitesse, **une énorme tête de bison émerge des taillis au milieu de la jungle longeant la route.** Je crie au chauffeur d'arrêter et me lance avec notre appareil au-devant de bovidé qui doit bien faire ses deux mètres au garrot. Un camion nous suit et s'est arrêté en même temps. Il me fait un signe de compréhension, car il a vu l'animal. Je peux donc avancer sans crainte d'une bagarre entre chauffeurs. Je suis maintenant à moins de dix mètres. Sa tête entière couvre l'objectif. C'est un beau mâle de gaur, avec des cornes ivoire atteignant probablement un mètre d'envergure. Quel trophée ! Le sommet de la tête est crème et son mufle blanc. Sa longue langue violette saisit les épineux et les broient avec force. Je suis au-delà du bonheur. Mais quand je veux appuyer sur l'objectif, une mention que je n'ai jamais connue apparaît : « Votre carte de mémoire est terminée ! » Et j'ai beau appuyer, rien ne bouge ! Je crois bien que j'ai laissé échapper un juron retentissant, ce qui ne m'arrive absolument jamais. Mais là, la déception est trop forte ! Comme s'il avait compris mon changement d'humeur, d'un bond il se retourne et, descend le talus et en plein milieu d'une petite clairière à environ 20 mètres, il passe sa fureur contre des arbustes qu'il déchire de ses cornes. Le soleil est ras à l'horizon, et rarement une photo aurait pu être plus belle. Son noir jais et ses quatre pattes d'un blanc pur jusqu'au-dessus des genoux qui labourent rageusement le sol montrent que c'est un animal déjà âgé, dans toute la force de sa maturité, et ne rappellent en rien un bison. En fait, le gaur est le plus grand bovidé du monde avec quelques deux tonnes, et est à l'origine de tous les taureaux domestiques de la planète. Sa taille est réellement massive et il est absolument impressionnant en contrebas. Je l'avais déjà rencontré au Bihâr il y a des décennies, m'étant trouvé au milieu d'un troupeau comme par mégarde ! Mais cette espèce est timide et fuit rapidement l'homme, encore que si un

de leurs veaux semblent en danger, alors, ils n'hésitent pas à attaquer l'homme et même le tigre,

et nombreux sont les morts chaque année ! (Je joins un cliché pris sur photo imprimée pour que vous sachiez la beauté de ce 'bison' !)

Ma déception fut d'autant plus grande que je n'avais aucune idée de la façon de changer ma fameuse « Memory card », et je rageais en pensant que le lendemain, nous ne pourrions rien photographier lors de notre périple en jeep à Jaldapara. C'est alors que notre petit futé Rana, malgré ses neuf ans, s'est saisit de l'appareil, a ouvert une ouverture que je n'avais jamais touchée, et tout bonnement en a sorti la carte en me disant : « Mais pépé, il suffit de la faire changer ! » -« D'accord, mais il faut attendre Kolkata ! » -« Mais non ! N'importe quel magasin peut le faire » Le chauffeur confirma que les magasins de photo étaient encore ouverts, et je doutais encore quand le photographe me confirma : « Je vais vous mettre sur cassette vos anciens clichés » et vous remettre une nouvelle carte. Une heure d'attente et le tour fut joué ! L'électronique n'est certes pas mon riz quotidien, et les jeunes, même les enfants, semblent plus à l'aise dans ce qui est pour moi le fatras des nouveautés qui font chaque jour apparaître le portable, l'ordinateur, le dernier CD et tout autre appareil que l'on croyait moderne, en objet de grand-père à jeter à la ferraille ! Les 900 millions de téléphones portables dans le pays semblent aujourd'hui le jouet privilégié des gosses, sinon des adultes. Mais bien entendu, pas du grand-père comme moi ! Et finalement, la fameuse cassette a bien imprimé toutes les photos depuis janvier, mais a complètement effacé toutes celles du Bhoutan. Heureux finalement que je n'ai pas pu prendre celles du gaur !

Nous avons le surlendemain loué une jeep pour traverser en longueur la jungle, surtout ses grandes prairies. Là aussi nous avons manqué de chance en ce sens que nous avons dû attendre plus d'une heure un couple âgé retardataire, et deux jeunes fillettes que notre ami le garde nous avaient demandé de les convoyer. Elles habitaient tout près et pourtant, elles n'étaient jamais entrées dans la Réserve ! Nous fûmes heureux de leur offrir ce plaisir, mais nous ne pûmes pas

accomplir tout le trajet à cause du retard accumulé. Mais c'était peut-être une chance car, 20 minutes à peine après notre départ, nous tombons sur la chance de notre vie : au cri « paon ! », je braque mon appareil et prend une paonne à moiti cachée. Mais aux exclamations poussées par tous, je retire mon œil de l'appareil et tombe sur, merveille des merveilles, **la danse du paon mâle,** juste en-dessous de la pierraille où se dissimule la femelle. Dans ma précipitation, je ne l'avais pas vu ! Il était en train de faire demi-tour sur lui-même en tremblant de toutes ses plumes, en faisant onduler les ocelles du sommet, en gonflant et battant ses ailes orangées de façon spasmodique, en lançant une modification rauque de son cri d'ailleurs fort peu musical à chaque fois que ses pattes

frappaient rythmiquement le sol. Quand sa roue se présenta de front, ce fut dans la jeep un cri unanime d'admiration. Le corps se penchant à droite, puis à gauche, il semblait maintenant ne faire sa roue que pour notre auditoire, accélérant même les ondulations de ses merveilleuses ocelles…Nous serions restés des heures à le contempler tellement ce spectacle offert par la nature était prenant. Mais notre chauffeur se sachant en retard, démarra sans nous prévenir tout en lançant laconiquement pour diminuer notre déconfiture: « Vous avez de la chance, bien peu de touristes peuvent voir cette danse ! » Et effectivement, la chance avait été avec nous !

Un peu plus loin, nous pûmes observer **un timide petit cerf muntjac, dit « cerf aboyeur** », toujours très difficile à voir. Puis quelques macaques assamais. Enfin, quelques paons courant le long du chemin en balançant leurs longues traînes et picorant sans arrêt. Mais quand nous nous arrêtâmes pour visiter une tour d'observation, un petit incident vint nous rappeler les dangers possibles de ces circuits. Rana, ayant perdu sa casquette quelque cent mètres avant, se lança dans une course folle pour aller la rattraper. Sourd à nos appels, le garde hurla alors en se lançant à sa poursuite et réussit par ses cris à l'arrêter. Il était blanc de colère et je compris tout de suite pourquoi. Si d'aventure un tigre (mais il n'y en avait certainement pas en cet endroit trop découvert) ou surtout

un léopard se trouvait dans les parages, il aurait immédiatement, abandonnant toute précaution, bondit pour se lancer à la poursuite de cette proie qu'il aurait pris pour un animal quelconque ! Et la responsabilité en serait retombée sur le forestier ! En repartant, nous eûmes la chance insigne de tomber, à l'orée d'un grand bois mixte, sur une **petite harde de cerfs tachetés 'axis' et de les approcher de fort près.** C'est le cerf le plus commun d'Inde qu'on trouve dans toute la péninsule et qui est la proie favorite, avec les gros sangliers, des tigres et léopards, des lynx, grands chats sauvages dorés et même pythons pour ne pas parler des lions asiatiques mais qui ne vivent qu'à Gir, dans le Gujrât au Nord-est.

Nous avions à peine savouré notre joie que nous tombons sur un spectacle non seulement magique mais encore aussi royal qu'artistique : **un paon mâle élégamment posé sur un jeune arbre sans feuilles,** sur fond de prairie ondoyante, laissant négligemment la brise faire frémir sa longue traîne. Une vraie estampe japonaise ! Nous sommes en extase devant ce royal spectacle ! Malheureusement, le garde n'y voyant rien de spécial démarre brusquement le faisant s'envoler sans nous laisser le temps de le photographier au vol ! Employés stupides!

Le lendemain, départ avec tous nos bagages pour la frontière de l'Assam, via celle du Bhoutan.

L'objectif : **traverser de bout en bout** la **Réserve de tigres de Buxa,** non encore vraiment accessible aux touristes à cause de son relief accidenté et de sa proximité de deux frontières et des guérilleros Bodo assamais réclamant l'indépendance et se réfugiant dans ces collines vierges où la police ne peut les suivre. Réellement extraordinaires forêts vierges apparemment impénétrables sauf à travers les nombreuses et larges rivières que nous avons dû franchir sur des pierriers car il n'y avait aucune eau, sauf un filet dans une. Comme la traversée s'est faite en pleine journée, nous n'avons vu aucun animal particulier. Mais rien que de penser que plus de 40 tigres chassent dans les environs, peut-être une centaine de léopards dont, d'après le garde, cinq panthères noire, des pythons géants (six mètres)et dans les plus hautes collines, la panthère marbrée et d'autres espèces rarissimes, je brûle d'aller me balader à l'intérieur, seul avec une boussole, d'autant qu'au loin, on put apercevoir une fois un gaur (bison), mais qui disparut vite dans les fourrés. Nous avons pu avec un garde grimper une colline à pic. Mais le chemin pierreux était si éreintant qu'il fallut souvent nous arrêter pour souffler. Nous n'avons pas atteint le sommet, mais la vue sur les surplombs de la rivière valait certes la peine de l'effort. Nous n'avons remarqués les diverses orchidées qu'à la descente, tellement nos nez étaient rivés au sentier en montant ! Mais quelles orchidées !

Enfin cependant, vers la fin de la route, **on repère de loin un éléphant à peine visible dans le fouillis inextricable des arbres et buissons.** Je fais arrêter la jeep et, malgré les protestations de tous, plonge avec délice dans la jungle à sa poursuite, mais avec toutes les précautions de rigueur pour l'approche d'un grand gibier : prendre le vent, marcher lentement et sans bruit, le contourner à distance, bref, être prudent ! Il faut dire que j'en avais pris l'habitude dans ma jeunesse ! Ma première photo ne montre rien, car je l'ai perdu de vue, mais elle m'aide à me situer à cause d'un gros tronc que j'avais repéré depuis la route. Je finis par l'apercevoir de dos après 50 mètres. Et je prends ainsi une succession de photos à mesure que je le contourne pour enfin, après près de 45 minutes, pouvoir l'observer de côté. Il a de belles défenses et me paraît être un jeune mâle d'environ cinq ans mais de taille adulte. En reprenant le vent sur mon doigt humide, je constate qu'il n'a pas tourné, et donc que le pachyderme ne m'a pas senti…Je puis ainsi prendre mon temps pour l'observer et me retirer doucement pour retrouver la direction de la route, où Gopa, Rana, notre ami et le chauffeur ont, semble-t-il, désespérés de me revoir vivant, car ils m'avaient complètement perdus de vue ! J'aurais certainement pu m'approcher un peu plus, mais j'étais en simples sandalettes ce qui n'aide guère quand il faut courir ou grimper un arbre au cas où…. Et d'autant plus que les serpents venimeux sont courant par ici (cobras, vipères de Russel, bongare jaune et noir, hamadryade, (le plus long serpent venimeux du monde), toutes bestioles qu'il est inutile de provoquer sans raison…et sans bottes !

Décidemment, je suis destiné à rendre les autres malheureux. Comme si ce n'était pas suffisant avec mes maladies qui les angoissent tant ! Mais de mon point de vue, j'ai déjà agi assez sagement en refusant de prendre avec moi le petit Rana qui voulait voir 'l'olifant'. En tous cas, cela m'a donné beaucoup de satisfactions que cette communion spéciale avec une des plus belles créatures qui soit dans son milieu naturel! Les observations en jeep ou à dos d'éléphants domestiqués ne

sauraient suffire pour éteindre ma soif inextinguible de partage en plénitude avec la nature la plus vraie, donc la plus sauvage !

La fin de l'itinéraire nous a ramené dans la famille de notre grande fille. Ses bagages étaient prêts. Et ceux de sa petite sœur aussi. Quand cette dernière a appris qu'elle ne pouvait pas venir avec nous, elle n'a pas cessé de sangloter jusqu'à notre départ. La maman nous a finalement expliqué en détail l'affreuse situation de la famille, encore pire que ce que Smita nous avait dit. Le père avait eu vent par un oncle de notre décision. Il était là, mais n'est ni entré à l'intérieur ni ne nous a salué. Il m'a regardé d'un air hautain et dédaigneux, mais sans répondre à mes salutations. L'oncle, d'un œil torve, nous examinait depuis l'autre bout de la courée comme si nous étions des bandits. Quelques autres hommes étaient avec lui, qui n'avaient vraiment pas la mine de braves aborigènes. Ils se sont sans doute planqués en pensant que j'étais un « Père » de la mission. Ces prêtres, comme Jonas, sont presque tout-puissants dans ces régions où il y a des dizaines de milliers de chrétiens, où l'administration est absente, et où seuls les curés peuvent encore peser de tout leur poids sur les propriétaires des grands jardins de thé employant chacun des milliers de coolies…Et les missionnaires 'blancs, n'existant plus depuis 50 ans, la couleur peut encore avoir son poids ! Colonialiste, va ! Donc nous avons pu prendre notre fille sans ennuis. Mais quand nous avons quittés cependant, le père a lancé méchamment de loin à Smita que je tenais par la main : « Va vite te prostituer à Calcutta ! » (Ils ignorent 'Kolkata' ici !) Mais nous avons appris par téléphone que deux jours après, le père avait battu sa femme comme plâtre ainsi que ses deux filles. Sa femme nous a dit qu'elle l'avait menacé d'amener la police car 'ceux de Kolkata' ont donné son signalement au commissariat local ! Ce qui était un bien beau et pieux mensonge, mais qui a permis à la famille d'être tranquille pour l'instant ! Le retour s'est passé sans histoire, à ce détail prêt que j'ai attrapé un coup de froid dans le train (ayant un ventilateur juste sur la tête!) ce qui a ravivé ma pneumonie et m'a obligé à m'aliter jusqu'à la semaine Sainte, toussant et crachant mes poumons come le vieil emphysémateux que j'étais devenu. Dans une température ambiante oscillant entre 38 et 40 degrés à l'ombre et une humidité record. L'été était vraiment arrivé pendant notre absence, nous avons donc ainsi pu le célébrer en même temps que **l'an nouveau bengali du premier Boishak 1421!**